

Extrait du journal de Wolf, le 1^{er} novembre 1939

*C'*était une Juive, avec un visage intelligent¹. Elle est entrée dans mon bureau et s'est tenue dans l'embrasure de la porte, mais sa posture n'avait rien d'hésitant. Elle vous donnait l'impression de n'avoir jamais hésité un moment de toute sa vie. Elle avait de longs cheveux noirs et de longues jambes pâles ; malgré le froid, elle portait une robe d'été et un manteau de fourrure par-dessus. Sur son sac à main, des perles formaient l'image d'un oiseau moqueur. C'était un sac français, qui avait dû coûter une fortune. Son regard a parcouru la pièce, se posant sur la petite fenêtre sale que personne ne nettoyait jamais, le vieux portemanteau en pin dont le vernis s'écaillait depuis longtemps, l'aquarelle accrochée au mur, l'unique étagère et enfin, le bureau avec la machine à écrire. C'était à peu près tout ce qu'il y avait. Puis elle a reporté son attention sur moi.

Elle avait les yeux gris.

– *C'est vous, Herr Wolf, le détective ? a-t-elle demandé en allemand, avec l'accent des Berlinoïses de souche.*

– *C'est le nom qui figure sur la porte, ai-je répondu en la toisant.*

Elle avait la pâleur d'un grand verre de lait.

– *Je m'appelle Isabella Rubinstein, a-t-elle ajouté.*

Ses yeux ont changé quand elle m'a dévisagé. J'avais déjà vu ce regard auparavant. Des nuages sur une mer grise. Le doute – comme si elle tentait de me situer.

– Je vais vous faire gagner du temps, ai-je dit. Je ne suis personne.

Elle m'a souri.

– Tout le monde est quelqu'un.

– Et je ne travaille pas pour les Juifs.

À ces mots, son regard s'est assombri mais elle est restée calme, très calme. Elle a balayé la pièce d'un geste du bras.

– Il me semble que vous n'avez pas vraiment le choix.

– Ce que je décide ne regarde que moi, ai-je répondu.

Elle a plongé la main dans son sac et en a sorti une liasse de billets de dix shillings qu'elle a tenue devant moi.

– De quoi s'agit-il ? ai-je fini par demander.

À ce moment-là, je l'ai haïe, et cette haine m'a laissé songeur.

– Ma sœur, a-t-elle dit. Elle a disparu.

J'avais deux chaises pour mes visiteurs. Elle en a tiré une vers elle et s'est assise, croisant les jambes. Elle tenait toujours les billets entre ses doigts. Elle ne portait pas de bague.

– Beaucoup de gens disparaissent de nos jours. Si elle se trouve en Allemagne, je ne peux rien pour vous.

– Non, m'a-t-elle corrigé, d'une voix tendue cette fois. Elle a quitté l'Allemagne. Laissez-moi vous expliquer, Herr Wolf. Ma famille est très riche. Après la Chute, nos biens ont été saisis, mais mon père a gardé des amis, jusqu'au sein même du Parti. Il a donc pu transférer beaucoup de nos capitaux à Londres. Ma mère et moi avons été autorisées à sortir du pays légalement, et mes oncles continuent à gérer les affaires continentales de la famille depuis Paris. Seule ma sœur est restée. Comme elle est encore jeune – plus que moi – elle s'est d'abord laissé séduire par leur idéologie ; elle a même rejoint les Jeunesses socia-

listes libres avant la Chute. Mon père était furieux. Mais je savais que ça ne durerait pas. (Elle a levé les yeux vers moi, souriant faiblement.) Ça ne dure jamais avec Judy. Je n'arrivais pas à détacher mon regard de l'argent qu'elle tenait entre ses longs doigts fins. Elle jouait négligemment avec la liasse de billets. J'avais déjà été sans le sou, et la pauvreté m'avait rendu plus fort, et non l'inverse, mais ça, c'était du passé. Ma vie était différente à présent, et la faim plus difficile à supporter.

– Vous avez donc pris des dispositions pour qu'elle vous rejoigne, ai-je dit.

– Mon père connaissait des gens capables de la faire sortir clandestinement du pays.

– Pas facile...

– Non. Ni facile ni bon marché.

À nouveau, l'ombre d'un sourire, vite disparue.

– C'était quand ?

– Il y a un mois. Elle devrait être à Londres depuis trois semaines. Nous n'avons aucune nouvelle.

– Ces hommes, vous leur faites confiance ?

– Mon père les connaissait. Assez pour leur confier sa fille.

Soudain, je me suis souvenu de quelque chose.

– Votre père est Julius Rubinstein ? Le banquier.

– Oui.

Le Daily Mail avait dressé son portrait. Un des bandits juifs qui s'étaient enrichis et engraisés en pompant le sang des travailleurs allemands, avant la Chute. Les types de son acabit survivaient toujours ; tels des rats abandonnant le navire, ils avaient fui l'Allemagne pour se réinstaller ailleurs, formant de nouveaux foyers d'infection. On le disait aussi impitoyable qu'un Rothschild.

– Un homme qu'il vaut mieux ne pas se mettre à dos, ai-je observé.

– Oui.

– *Votre sœur... Judith, c'est ça ? Est-ce qu'elle a pu être capturée par les communistes ?*

Elle a secoué la tête.

– *Nous l'aurions su.*

– *Vous pensez qu'on l'a amenée à Londres ?*

– *Je l'ignore. Je dois absolument la retrouver, Herr Wolf. Elle a posé la liasse de billets sur mon bureau. Je n'y ai pas touché, bien que cet argent fût dans mon champ de vision dès que je la regardais. Les Juifs ne sont que des grippe-sous, des profiteurs de guerre². Peut-être pouvait-elle lire cela dans mes yeux. Peut-être était-elle désespérée.*

– *Pourquoi moi ? ai-je demandé.*

– *Les hommes qui ont fait sortir ma sœur d'Allemagne sont certains de vos anciens compagnons d'armes.*

Il n'y avait rien derrière ses yeux, juste des nuages gris. J'ai compris que je m'étais mépris sur le compte de Fräulein Isabella Rubinstein. Elle ne m'avait pas choisi au hasard.

– *Je ne fréquente plus ces gens, lui ai-je répondu. Cette partie de ma vie appartient au passé.*

– *Vous avez changé.*

Elle a dit ça d'un ton curieux.

– *Vous ne me connaissez pas, ai-je répliqué. Ne commettez pas l'erreur de croire le contraire !*

Elle a haussé les épaules avec indifférence. De son sac à main elle a extrait un étui à cigarettes en argent et un briquet en or. Elle a ouvert l'étui de ses doigts habiles et en a tiré une cigarette qu'elle a coincée entre ses lèvres. Elle m'en a offert une, mais j'ai secoué la tête.

– *Je ne fume pas.*

– *Ça ne vous dérange pas, j'espère ?*

Si, et elle le voyait très bien. Avec l'esquisse d'un sourire, elle a fait jaillir une flamme du briquet, puis elle a pris une profonde inspiration avant de souffler la fumée. Un courant d'air est entré par la fenêtre ; malgré mon manteau, j'ai frissonné. C'était le seul que je possédais.

J'ai regardé l'argent. Puis son visage. Elle ne pouvait m'apporter que des ennuis ; je le savais et elle savait que je le savais. Elle n'avait pas à chercher des Juifs disparus à Londres en l'an 1939 de notre ère. Autrefois, j'avais eu des convictions, un destin, mais je les avais perdus, probablement pour toujours. Je ne voyais que l'argent. Il faisait si froid, et l'hiver s'annonçait rude³.

Une fois la Juive partie, Wolf resta assis un long moment à fixer la liasse de billets de banque. Une insupportable odeur de cigarette flottait dans l'air, fétide et écœurante. Dehors, il faisait déjà noir. Le froid grattait à la vitre, alors que le marché fermait, livrant la nuit aux prostituées. Au rez-de-chaussée, la boulangerie de son propriétaire avait baissé le rideau. Il regarda l'argent.

Repoussant sa chaise, il se leva et fourra la liasse dans sa poche. Il fit le tour de son bureau pour examiner la pièce. Un tableau sur le mur représentait un clocher se dressant à l'arrière-plan d'un village français, un champ exécuté en une effervescence de traits de pinceau⁴. Trois arbres sombres poussaient sur un enchevêtrement de racines au premier plan. Sur l'étagère, un exemplaire dédicacé de *Feu et sang*, le récit autobiographique d'Ernst Jünger sur la Grande Guerre⁵, se trouvait à côté du *Hobbit* de J.R.R. Tolkien ; il y avait également le chef-d'œuvre de théorie raciale de Madison Grant, *The Passing of the Great Race*, un recueil de poésie de Schiller et toute une rangée d'Agatha Christie.

Le seul livre publié de Wolf brillait par son absence. Il ne restait là qu'une infirme partie de la bibliothèque qu'il avait accumulée avant la Chute. Une perte qui le rongeaient. Mais il avait déjà tant perdu. Il prit son chapeau sur le portemanteau. Son ombre tomba sur le mur tel un manteau sale. Wolf ouvrit la porte et sortit.

Berwick Street, à Soho, par une froide nuit de novembre. L'éclairage électrique projetait une lueur morose sur le trottoir.

Des putains traînaient devant la librairie cochonne toujours ouverte à cette heure. Wolf attendait sous le store de la boulangerie quand son propriétaire surgit de nulle part, tel un Juif dans la nuit.

– Herr Edelmann, le salua Wolf.

– Monsieur Wolf. Justement, je vous cherchais.

Edelmann était un petit homme rondouillard avec des mains et un visage pâles comme de la farine. Il y avait quelque chose de fuyant chez lui.

– Que puis-je pour vous, Herr Edelmann ?

– Ça m’embête de vous ennuyer avec ça, répondit Edelmann en s’essuyant les mains sur les côtés, comme s’il portait toujours son tablier. C’est à propos de votre loyer.

– Mon loyer, Herr Edelmann ?

– Vous avez du retard, monsieur Wolf. (Il hocha la tête, comme pour prendre à témoin un public invisible.) Plusieurs jours, déjà.

Comme Wolf se contentait de le regarder, le boulanger sautilla d’une jambe sur l’autre.

– Il fait très froid, observa-t-il.

Wolf continua à le fixer en silence.

– Vraiment, je m’en veux d’avoir à vous ennuyer avec ça, monsieur Wolf, mais c’est comme ça que ça fonctionne normalement – ainsi va le monde.

Wolf ne se laissa pas duper par cet air penaud. Sous cet extérieur tremblant, le boulanger dissimulait une détermination d’acier. Ne daignant pas répondre, Wolf plongea la main dans sa poche ; il en sortit la liasse dont il préleva deux billets de dix shillings, tout en observant les yeux du boulanger. Puis il remit le reste à sa place. Edelmann paraissait hypnotisé par l’argent. Il se lécha nerveusement les lèvres.

– Monsieur Wolf...

– Ça suffira, Herr Edelmann ?

L’autre ne bougeait toujours pas, attendant que Wolf lui tende les billets.

– Le mal existe, reprit Wolf, ainsi va le monde. L’argent en

soi n'est pas mauvais, c'est l'usage que l'on en fait. Ce n'est qu'un instrument, Herr Edelmann, un levier. (Il brandit les billets.) Un petit levier pour manipuler de petites gens. Mais donnez-moi un levier assez puissant et je suis capable de faire bouger le monde.

– C'est très intéressant, monsieur Wolf, dit Edelmann qui regardait toujours les vingt shillings. Souhaitez-vous payer un mois d'avance ?

Wolf lui tendit les billets. Le boulanger les prit et les cacha quelque part sur sa personne.

– J'aurai besoin d'un reçu, dit Wolf.

– Je le glisserai sous votre porte.

– N'y manquez pas. (Wolf toucha délicatement le bord de son chapeau.) *Guten Abend*, Herr Edelmann.

– Bonsoir, monsieur Wolf.

Wolf s'éloigna et le boulanger disparut dans l'obscurité, telle une ombre. Il avait connu trop de rues sombres, trop d'ombres se fondant dans la nuit pour ne plus jamais réapparaître. Wolf pensa à Geli. Il ne s'était pas écoulé une journée sans qu'il pense à Geli.

Berwick Street attirait les prostituées, silhouettes éthérées aussi muettes que la pierre. Alors qu'il passait à proximité d'elles, Wolf hésita. À son approche, les filles s'animent et des rires gras saluèrent son apparition. Dans une ruelle entre deux bâtiments, une grosse putain accroupie le dos contre le mur de briques faisait ses besoins. Il eut un aperçu de sa chair pâle et flasque, ses vêtements autour de ses chevilles.

– Pour regarder, c'est gratuit, dit quelqu'un tout près.

Une fille qui ne devait pas avoir plus de 16 ans lui fit un sourire. Ses lèvres rouges se détachaient sur un visage blanc et maquillé. Elle avait de petites dents irrégulières.

– Hé, m'sieu, l'apostropha-t-elle. Un petit coup vite fait, ça vous dit ?

Elle parlait avec un accent qu'il connaissait bien et un vocabulaire appris dans des romans de gare.

– Je ne t’ai jamais vue par ici, dit Wolf.

La fille haussa les épaules.

– Et alors ?

– Tu es autrichienne ? poursuivit-il en allemand.

– Et alors ?

Dans la ruelle, la grosse pute lâcha un pet sonore et se mit à rire, alors qu’elle vidait ses intestins sur les pavés froids. Wolf détourna les yeux.

– Tu devrais te choisir une autre profession, dit-il à la fille.

– Allez au diable.

Quelques michetons passaient déjà sous les réverbères, lorgnant les filles. D’ici quelques heures, les affaires iraient bon train. Une autre prostituée s’approcha. Wolf la reconnut – Dominique, une métisse.

– N’écoute pas M. Wolf, conseilla-t-elle à la nouvelle. Il est toujours comme ça avec nous. N’est-ce pas, monsieur Wolf ?

Elle lui sourit. Elle avait la peau café au lait, les lèvres rouges et un regard serein. L’autre dévisagea Wolf d’un air incertain. L’expression qu’il vit dans ses yeux lui était familière. La fille tentait de le situer. À son arrivée à Londres, au début, beaucoup de gens connaissaient son nom. Maintenant, peu nombreux étaient ceux qui s’en souciaient.

– Fräulein Dominique, la salua-t-il avec courtoisie.

– Monsieur Wolf, fit-elle à son tour. (Puis elle se tourna vers sa consœur.) M. Wolf ne fait jamais appel à nos services, lui expliqua-t-elle avec un sourire moqueur. Il se contente de regarder.

L’Autrichienne haussa les épaules. Elle avait l’air abattu. Wolf s’interrogea sur les circonstances de son arrivée à Londres. Il n’eût aucune peine à imaginer ce qu’elle avait fui. Lui-même portait les cicatrices d’un tel exil.

– Comment t’appelles-tu ? s’enquit-il.

– Édith.

Il toucha le bord de son chapeau.

– Édith, répéta-t-il.

– Je vous laisse me baiser pour dix shillings, lui proposat-elle.

– Ce n'est pas une pute à dix shillings qui saura satisfaire M. Wolf, intervint Dominique.

Wolf ne releva pas. C'était peine perdue, avec les prostituées. À Vienne avant la guerre, il avait vu les filles de la Spittelberggasse, derrière leurs vitrines éclairées, des jeunes, des vieilles, assises ou debout, en train de se coiffer ou de fumer une cigarette. Longtemps, il était passé devant les maisons à un étage en compagnie de son ami, Gustl ; ils avaient regardé les filles et les hommes qui achetaient leurs faveurs. Dès qu'une transaction était conclue, la lumière dans la pièce s'éteignait. Le nombre de fenêtres aveugles était un bon indicateur de la santé des affaires⁶.

La grosse pute – elle s'appelait Gerta – était sortie de la ruelle en remontant ses sous-vêtements. Elle salua gaiement Wolf de la main. Ce dernier réprima un frisson de répugnance. La jeune femme, Édith, ne faisait plus attention à lui. De l'autre côté de la rue, deux hommes la regardaient avec intérêt, tels des marchands de bestiaux examinant un animal d'élevage. Ils l'appelèrent et elle disparut dans l'obscurité. La métisse, Dominique, se retrouva soudain très proche. Elle était plus grande que Wolfe. Ses lèvres étaient au niveau de ses oreilles, il sentit son souffle chaud sur sa peau.

– Je sais ce que vous voulez, lui dit-elle. Je peux vous le donner.

Il y avait une force en elle ; il craignait et désirait à la fois ce qu'elle pouvait percevoir chez lui. Elle tendit la main vers le bas et la pressa contre le devant de son pantalon.

– Oui, murmura Dominique. Je sais. Et j'y prendrais du plaisir.

Pendant un moment, il resta cloué sur place ; elle l'avait pris au piège par la luxure ; ce que les Juifs appellent « le mauvais penchant », le *yetzer hara*. Mais il était plus fort qu'elle, plus fort que ça. Il la força à retirer sa main.

– Ne me touchez plus jamais.

Dominique le toisa avec une moue dédaigneuse, avant de se fondre à son tour dans la nuit. Wolf poursuivit son chemin.

Journal de Wolf, le 1^{er} novembre 1939 – suite.

La nuit, après la fermeture du marché de fruits et légumes, un type de commerce différent fructifiait derrière la fenêtre de mon bureau. Des prostituées. Comme je les détestais ! Leurs corps ravagés par la syphilis et les autres maux de leur profession. La maladie n'était qu'un symptôme. Sa cause était la façon dont l'amour lui-même a été prostitué⁷. Je ne ressentais aucune pitié pour la jeune Édith. Non. J'éprouvais une colère froide, la même qui, à son paroxysme, m'avait autrefois poussé à l'art oratoire. Le spectacle de cette jeune Allemande réduite à vendre son corps dans un pays étranger venait me rappeler mon propre échec et la façon dont mon pays lui-même avait été prostitué. Jadis, l'Allemagne saignait comme un soldat ; maintenant, elle saignait comme une putain. C'était une mort lente ; la mort de l'amour. Alors que je marchais parmi les filles, j'ai senti des regards invisibles posés sur moi ; il y avait toujours des yeux vigilants dans la nuit. Rien ne passe jamais complètement inaperçu. Un événement ne se transforme en mystère que si aucun témoin n'est prêt à se manifester.

Je sais ce qu'Isabella Rubinstein craignait. J'ai traversé Walker's Court en direction de Rupert Street, laissant derrière moi le White Horse et le cinéma Windmill, et je suis arrivé sur Shaftesbury Avenue. Le royaume du théâtre. Les lumières brillaient de toutes parts et les habitués des salles de spectacle se mêlaient aux pickpockets et aux prostituées occasionnelles. À l'Apollo, au coin de la rue, les enseignes électriques assuraient la promotion du Gaslight de Patrick Hamilton. Deux flics que je connaissais de vue sont passés à côté de moi, lorgnant ouverte-

ment les filles. Je les ai salués de la tête et j'ai poursuivi ma route.

Gerrard Street était la rue des boîtes de nuit. À cette heure-là, les gentlemen se préparaient à aller souper avec leurs femmes, et les jeunes hommes tournés vers les lettres débattaient des mérites et des défauts de la poésie de W.B. Yeats, Ezra Pound et du Modernisme en général. Au coin de Dean Street, des Chemises noires observaient les passants avec une hostilité morose. Sur un mur, j'ai vu une affiche pour la campagne électorale de Mosley. Le beau visage britannique d'Oswald me regardait avec sa moustache fringante et son sourire ironique. Je l'ai salué vivement, puis je suis entré au Hofgarten.

La boîte était située au bas d'un escalier étroit, derrière une porte grise qu'aucune plaque n'identifiait. Il n'était pas nécessaire de détenir une carte de membre pour être admis, mais dans cet établissement se rencontraient des gens de même sensibilité pour parler du passé. J'abhorrais cet endroit pour tout ce qu'il représentait, tout ce qu'il n'était pas et ne serait jamais. Poussant la lourde porte en bas des marches, je suis entré.

Il faisait sombre et l'atmosphère était enfumée. Une forte odeur de bière bavaroise imprégnait l'air, tels les épais jupons d'une paysanne mis à sécher. J'entendais des rires, des conversations d'ivrognes, le tap-tap-tap des pièces sur un échiquier. Dans un coin, un petit piano, mais personne au clavier – il était à la fois trop tôt et des années trop tard pour jouer le Chant de Horst Wessel.

J'ai senti les regards posés sur moi. Le ton des conversations a changé. Des années plus tôt, j'aurais savouré ce moment. Maintenant, je serrais la mâchoire en attendant que ça passe. Après avoir pendu mon manteau et mon chapeau, je me suis dirigé vers le bar.

– Qu'est-ce que je vous sers, monsieur ?

– Une infusion, s'il vous plaît, ai-je répondu.

C'était une grosse brute ; un pur Aryen. Il a tourné vers